

Guillaume

PERNIN

Le Destructeur
de livres
et autres nouvelles



Éditions

Trésordudragon

Guillaume
PERNIN

**Le Destructeur
de livres
et autres nouvelles...**

 Éditions 
Trésordudragon

SOMMAIRE

Le Destructeur de livres

La Tour d'ivoire

Disparition subite

La plage du renouveau

De l'autre côté du miroir

Koki

Préface

Lecteur courageux et curieux qui, par un concours de circonstances connues de l'univers seul, est entré en possession de ce livre, sois prévenu !

Tu entres dans un univers étrange où le mélange des genres littéraires a libre cours et où l'originalité est reine : le conte rencontre la Fantasy, le fantastique se teinte de récit de vie, le policier sombre dans l'horreur, la Science-Fiction tourne au roman noir, la dystopie tutoie la fable... Et bien souvent le fantastique appelle la Science-Fiction, et réciproquement.

Que tes repères, Ô lecteur avisé, soient chamboulés est mon vœu le plus cher. Il n'y a pas de plus grand plaisir et d'expérience plus enrichissante que d'être remué dans ses certitudes et d'être emporté par la lame de fond d'une lecture inédite.

Puisse le souffle du dragon alimenter vos rêves et son trésor traverser les siècles !

Guillaume PERNIN

Le Destructeur

de livres

(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Achévé en 2009.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !



e lieu sombre et glauque, Erik le connaissait bien pour y avoir passé une partie peu glorieuse de son existence dissolue. Il ne revenait pas à cet endroit qui évoquait de douloureuses privations et de terribles humiliations par plaisir mais par obligation. La vie avait voulu que sa route le portât à nouveau au beau milieu de ce qui avait été le théâtre de sa déchéance. Et maintenant, il gravissait lentement, l'air rêveur et ressassant ses souvenirs, les escaliers de la *Bibliotheca Maxima*, non sans ruminer les implications de sa mission.

L'odeur d'égouts et de remugles boueux qui l'enveloppait dehors se dissipa dès son entrée dans le bâtiment. Les recycleurs d'air purifiant l'atmosphère y étaient pour quelque chose, mais le sas du seuil jouait aussi son rôle de filtre en maintenant une pression barométrique plus élevée à l'intérieur. Erik leva les yeux, qu'il avait coutume de garder rivés sur le sol pendant ses déplacements pédestres, et embrassa du regard l'immense espace s'offrant à lui.

Partout s'étaient étalées d'imposantes mezzanines altières et superposées, flanquées de rambardes protégeant du vide et soutenant de longs rayonnages chargés d'ouvrages. Un dôme

en verre trempé en haut de cet assemblage de promontoires cylindriques dispensait une lumière relative dans l'édifice. Les coins d'ombre disposaient de lampes naturelles en cristal luminescent reproduisant les rayons solaires sans leurs dangers. L'ensemble donnait l'impression d'être un gigantesque parking souterrain. Mais, blottis dans des alcôves en bois sculpté, se trouvaient des lecteurs affalés sur des coussins moelleux ou des banquettes matelassées. Ils semblaient voluptueusement plongés dans la contemplation de lignes imprimées sur du papier. La lumière les baignait d'un doux halo protecteur.

Erik ne comprenait pas, n'avait jamais compris, l'engouement de ces gens pour les livres. Ces objets fragiles résistant pourtant aux manipulations et au temps auraient tout aussi bien pu être des briques multicolores à ses yeux. C'était la survivance d'une autre époque, le témoignage laissé par une glorieuse civilisation tombée en désuétude. Il n'avait cure de ces pièces de musée, même s'il en avait fait son métier. Avoir grandi dans les bas-fonds de Ténébreuse, ici-même sur cette pustule de la planète où trônait, incongrue et superbe, cette bibliothèque d'une autre époque, ne pouvait décemment amener qu'une seule issue logique. Avoir côtoyé pendant des années ce vestige séculaire et avoir été élevé dans la haine de ceux qui percevaient la seule subvention de la Confédération pour toute la planète devait là encore alimenter son choix. Sans équivoque, il était devenu Destructeur de

livres.

À sa vue, un étrange malaise s'empara des habitués du lieu qui, quelques instants auparavant, feuilletaient négligemment tel roman, tel recueil ou telle pièce. C'était comme si le drapé de la cape frappée aux armes de l'Inspection Livresque de la Confédération, rouges sur fond noir satiné, avait proclamé l'extermination de l'exemplaire qu'ils lisaient. Tout semblait froid, désormais, et même les mots tapis au creux des pages perdaient de leur chaleur, redoutant peut-être leur propre extinction.

Erik, bien conscient du trouble qu'il venait de créer dans ce sanctuaire, s'arrêta à la hauteur de la réception et déploya solennellement l'imprimé officiel en polymère lui conférant tout pouvoir durant sa mission. L'employé, coutumier des interventions de l'I.L.C., tapota sans l'ombre d'une émotion sur son clavier holographique le titre de l'ouvrage incriminé. Néanmoins, l'un de ses doigts eut un léger spasme en pianotant sur l'image du clavier virtuel projetée sur le comptoir, signe qui trahissait l'énervement contenu du guichetier. L'ordinateur retourna une réponse pêchée dans la colossale base de données. Le réceptionniste nota soigneusement le numéro du rayon concerné et la cote de l'ouvrage sur un bout de papier prêt à remplir cet office. Son visage restait de marbre, mais Erik savait par expérience toute la frustration, voire la torture psychologique qu'il causait à son interlocuteur. Il avait appris à le lire dans leurs yeux. L'employé laissa planer un

long moment un regard lourd de reproches et de dégoût sur Erik, avant de retourner, l'air las, à son inventaire.

Un Destructeur de livres ne comprend qu'à peine ces sentiments d'attachement et de désir relatifs à des objets dont il ne perçoit pas l'intérêt concret. Il envisage vaguement que cette activité puisse être assimilée à un hobby pour désœuvrés. Aujourd'hui, tout ce que l'on avait à apprendre était téléchargé automatiquement dans le cerveau et on dopait les neurones à grand renfort de programmes intelligents visant à optimiser le système. Une défragmentation régulière et le tour était joué ! Quelle place alors pour ces assemblages de papier décorés à l'encre ?

Erik, muni de la référence localisant le livre, grimpa précautionneusement les marches des escaliers en colimaçon menant aux étages supérieurs. Il n'y avait rien de plus traître que ces degrés en biais, comme autant de tranches rétrécies sur le bout attendant impatiemment que le pied y glisse. Il se rappelait une autre mission, en ces lieux connus, durant laquelle il avait failli se fouler méchamment la cheville, sinon pire... Depuis, il déployait une attention extrême qui devait lui donner un air emprunté et devait le faire passer pour un incongru dégingandé. Mais surveiller sa marche lui permettait de se concentrer sur sa mission et lui évitait de croiser des regards assassins lancés par les amoureux des livres, recroquevillés dans leurs niches, peut-être apeurés à l'idée que l'on arrache de leurs mains leur précieux objet. Cette attitude le

laissait indifférent, mais une gêne tapie en son for intérieur lui renvoyait une image inconfortable. L'impression d'être un prédateur nuisible, dans l'étrange paix de cathédrale qui régnait dans la bibliothèque. Il se savait indésirable et acceptait son rôle en conséquence de cause. Il méprisait les lecteurs et, pourtant, ne pouvait s'empêcher de considérer certains aspects de sa fonction comme ingrats. En revanche, le pavé qu'il recherchait ne lui inspirait aucun remords et subirait le même sort que les autres. Au moins les livres ne vous foudroyaient-ils pas du regard...

Il reconnut enfin la référence gravée dans le bois solide d'un rayonnage et se mit à la quête de la cote idoine. Il se fit la remarque que tout était toujours si bien rangé ici, depuis des lustres, et que tous les habitués devaient s'employer à prendre soin des fonds avec une maniaquerie d'antiquaire. Leur méticulosité lui rappelait la sienne, puisque lui non plus ne laissait rien au hasard, sauf que son attribution ne consistait pas à sauvegarder les livres mais à les détruire. Cette similarité expliquait peut-être son respect inconscient pour les partisans du livre, malgré l'incompréhension de leur passion.

Au détour d'un serre-livres en métal séparant deux thèmes, son doigt rencontra la pastille holographique indiquant la cote correspondant à l'ouvrage de sa mission. C'était un traité de politique interplanétaire dépassé dont les informations obsolètes n'avaient plus cours et qui risquait d'embrouiller l'esprit des lecteurs potentiels. La destruction

était toujours préconisée dans les cas d'obsolescence avérée. L'assainissement des connaissances permettait aux gens d'avoir l'esprit clair et cela évitait des débats polémiques stériles sur des questions délicates conduits par des personnes inexpérimentées. Il valait mieux laisser ces querelles de haut vol aux spécialistes. Erik adhérait totalement à cette méthode de pacification des consciences, sans trop savoir pourquoi, mais cela lui plaisait. Elle avait fait le succès de la Confédération et, principalement, sa prospérité. Ne participait-il pas ainsi à l'amélioration de l'univers ?

L'index posé sur la tranche, il exerça une légère pression sur l'ouvrage qui vint à lui non sans protester avec force bruits de frottement. L'objet était engoncé entre deux pavés dans une rangée serrée à l'extrême. Se saisissant du traité dépassant désormais, Erik le retira franchement avec tous les égards dus aux condamnés à mort. C'était aussi pour son sens de la cérémonie que l'on avait songé à le recruter pour ce travail exécutif.

LA TOUR
D'IVOIRE
(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Achévé en 2009.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !



En des temps immémoriaux, qui se sont perdus dans l'histoire de telle sorte qu'on ne sait plus aujourd'hui s'ils ont vraiment existé, avait été construit un imposant château. Il était sis sur une ancienne colline dont l'érosion avait eu raison, une partie ayant sombré dans la mer. La forteresse, perchée sur une falaise abrupte, se trouva dès lors si proche du rivage qu'elle surplombait directement une plage de sable, en contrebas. Fort heureusement, les maîtres d'œuvre responsables de cette construction étaient rompus à l'art compliqué des facteurs de cathédrales et connaissaient la loi antique et les calculs qui garantissent une durée de vie quasi-éternelle à l'édifice qu'ils érigent. Il se peut aussi qu'ils eussent prévu un cas de figure où le château viendrait à côtoyer de très près la mer, assurant ainsi une assise tenace à leur travail par le biais d'un immense contrefort orienté plein nord, face à l'étendue marine, comme pour défier les vagues hardies qui venaient inlassablement mouiller la plage et attaquer de leurs dents invisibles la falaise. Lors des marées hautes ou lorsqu'une violente tempête avait sévi, la veille, au large, les lames y trouvaient une force et une vigueur inégalées, devenant si puissantes qu'elles parvenaient à atteindre le

mur exposé.

Derrière ce rempart se dressait une tour maîtresse, où la jeune héritière d'une noble lignée vivait. La non moins noble famille dont elle provenait possédait la majeure partie du donjon, de l'enceinte et de son ensemble, ainsi que quelques établissements de-ci de-là à l'extérieur du château. Le reste appartenant à des personnages plus ou moins nobles sans importance. L'exposition de cette Tour lui faisait subir, autant que la muraille nord, les assauts du vent chargé de sel et les embruns marins. Chaque ressac en contrebas soulevait son lot de minuscules gouttelettes d'écume qui s'élevaient, portées par la brise, avant de s'évaporer au contact de la pierre. Ce mouvement perpétuel n'est pas sans poésie, mais la faculté corrosive du sel laissait une marque sur la pierre, sous la forme d'une fine arabesque d'incrustations blanchâtres, comme les ciselures d'une lame forgée par les meilleurs orfèvres en la matière, que la pluie elle-même ne pouvait nettoyer. Proie docile des vents incessants et agressifs, la Tour, avec le temps, avait vu ses pierres gris clair devenir tout à fait blanches sur la totalité de leur surface exposée. Autant dire qu'elle était, à quelques détails près, immaculée.

C'est ainsi que le donjon qu'occupait la jeune princesse était désigné par le nom très approprié de « Tour d'ivoire ». Le pseudonyme plaisait beaucoup, même, et surtout, en dehors de l'entourage, puisque les valets qui l'entendirent eurent tôt fait d'en faire part à des compagnons, qui eux-

mêmes ne manquèrent pas d'en faire part dans les tavernes... Et plus le secret est grand, plus il devient vite public. Évidemment, dans ces atmosphères pesantes à forte dominante masculine, des plaisanteries faciles et des hypothèses facétieuses avaient été conçues à ce propos et, parfois, adoptées officiellement. Certains y virent le signe d'une blancheur assimilable à la pureté virginale de la jeune fille, compte tenu de son âge encore nubile, et conclurent qu'il devait ainsi y avoir quelque relation symbolique entre la Tour d'ivoire et son occupante. D'autres pensèrent que l'inaccessibilité de la Tour faisait office de retranchement pour la princesse et prirent l'expression « vivre dans une tour d'ivoire » au pied de la lettre, ce qui, par extension, avait fini par se rapporter à la demoiselle en propre, inaccessible au vu de son caractère plutôt difficile. Inaccessible, certes, mais non moins désirable, car elle constituait un parti de choix pour qui voudrait intégrer la noble famille propriétaire terrienne des lieux.

Et tous les on-dit volèrent en éclats le jour où la jeune damoiselle fut en âge de devenir princesse, puisqu'il lui fallait bien trouver un prince pour avoir descendance, comme le préconisaient tous les livres, l'opinion populaire et le vœu de la famille royale. Les prétendants, quel que fût leur avis sur cette affaire, écartèrent alors bien vite l'image d'une conquête impossible. Les soupirants se présentèrent en grand nombre, principalement pour se mettre en valeur, mais aussi mus par le désir de l'impossible et par une confiance provenant de leur

insolence naturelle. La rumeur d'un futur mariage royal suscitait bien des convoitises. La jeune princesse n'était pas dupe de ces nobliaux élevés dans le giron étouffant de leur famille, dont la seule occupation se limitait à se pavaner et à briller en société. Plus que l'amour, c'étaient la lutte pour le pouvoir et l'ambition qui dictaient leurs conduites. Cette doctrine arriviste était d'ailleurs certainement mâtinée de quelques conseils familiaux hautement judicieux sur la manière d'accéder aux sphères de la haute société. Il n'était donc pas étonnant qu'ils aient tous voulu tordre le cou aux idées reçues dans le seul but de plaire et d'être beau, quitte à ternir le mythe lumineux de la jeune vierge cloîtrée dans sa Tour d'ivoire.

Patiemment, le roi son père accueillait régulièrement, lors de grands banquets, une poignée de godelureaux, qui étaient autant de prétendants potentiels. Pour que la princesse sa fille puisse à loisir choisir un époux convenable, cela va de soi. Mais elle ne pouvait se résoudre à en retenir aucun. Jamais elle ne donnait son assentiment. Elle avait juré à son père qu'elle le ferait un jour, si et seulement si elle ressentait un amour véritable, pur et tendre, qui la lierait à un autre, quelle que soit son origine. À ses mots, le père avait tiqué, mais chérissait son unique fille plus que tout et, en homme juste et respectueux du souhait de sa progéniture, ne lui força pas la main, bien qu'il désespérât maintes fois de la voir mariée.

Les fêtes se succédèrent, sans résultat. Consciente de la lassitude qu'éprouvait le roi, la princesse faisait tout son possible pour déterminer avec justesse un amant convenable. La conclusion de ces banquets demeurait toujours la même. Au fil du temps, il n'y eut plus de prétendants. On en vit quelques groupes, déjà présentés ultérieurement, revenir à la charge dans des habits différents, espérant on ne sait trop quoi. Ceux-ci furent rapidement démasqués – au premier coup d'œil – et furent privés de festin. Le roi en personne les condamna à rester assis à une table vide toute la nuit, seuls et grelottants devant une cheminée grise et froide. Ils s'en retournèrent déconfits, le lendemain, et se résignèrent, tout comme le roi. Il se refusait à envoyer sa fille dans un lointain couvent alors qu'elle se plaisait tant dans sa Tour, mais il fallait bien lui trouver une situation !

Disparition

subite

(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Achévé en 2003.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !



Il lut et relut l'annonce avec attention et pragmatisme. *Pas trop cher. Assez grand. Pas mal...* Cet appartement lui plaisait énormément et, après une bien longue recherche et de multiples prospections téléphoniques, une opportunité fiable semblait enfin se profiler à l'horizon. Il s'empressa de contacter l'annonceur et composa le numéro indiqué. L'indicatif était celui d'un portable. *Tant pis pour la note des parents, ils n'ont qu'à avoir l'illimité...* En réalité, les frais occasionnés dépendent bien plus de celui qui est à l'autre bout du fil, surtout si on ne le connaît pas.

On décrocha. Instantanément, une voix rauque, vibrante, très grave, jaillit du combiné et l'accueillit froidement. L'espace d'un instant, il crut que ce ton impersonnel provenait d'un répondeur, mais, lorsqu'il se présenta timidement, à tout hasard et comme impressionné par le timbre même de cette voix, on lui répondit.

L'autre, au bout du fil, ne fit pas de détails : « Les clés de l'appartement sont dans la boîte aux lettres, la clé de la boîte aux lettres est chez la concierge ; vous mettrez l'argent en liquide ou en chèque dans cette boîte aux lettres tous les mois, le dernier jour du mois. Vous pouvez vous installer, payez à la

fin du mois. *Clic...* ».

Clair, net et précis. La brusque irruption de la tonalité coupa notre étudiant dans son élan, alors qu'il s'apprêtait à ponctuer cette rapide élocution d'un « Oui-merci-beaucoup ». Il haussa les épaules. *Au moins je n'aurai pas perdu de temps en chichis.* Et comme les offres de ce genre ne poussent que sur les arbres à chance, disait son frère, son départ fut avancé au lendemain, afin de devenir au plus vite le locataire de cette annonce providentielle.

Bagages et fournitures n'étaient, en définitive, guère imposants. Il avait la sensation de partir quelques jours seulement, comme des vacances, bien qu'il s'attendît à accomplir un pas décisif. Un pas vers l'autonomie. Un pas vers la liberté. Un pas vers la solitude.

Ce fut un ami de ses parents qui l'emmena dans la ville en question. Pendant le trajet, il pensa beaucoup à ce qui l'attendrait une fois sur place. Il ne prêta qu'une oreille distraite aux tentatives de conversation de son chauffeur. Ce dernier cessa bientôt de s'escrimer en ce sens et un mutisme résigné s'installa, tandis que la route continuait de défiler, monotone.

Il avait l'impression d'atterrir à l'autre bout du monde. Si peu voyageur et presque toujours enfermé, il n'avait jamais vraiment quitté son entourage. Mais maintenant... Maintenant, il s'habituerait en vivant à l'inverse : seul et étudiant, ce qui est synonyme de mouvement et de difficultés ; et parfois

de petites victoires. Cependant... À des kilomètres et des kilomètres de sa famille, de ses amis, de son monde... Seul... *Pas de soucis, je me ferai vite des connaissances à l'université.*

Ensuite, il passa mentalement en revue les formalités qui l'attendaient. Le passage à l'autonomie révèle le lot quotidien d'une montagne de tracas dans un temps très bref et jongler avec toutes ces tracasseries nécessite beaucoup d'énergie. Il se montrerait pourtant à la hauteur de cet engagement, à travers les joies comme les déplaisirs.

Au terme d'heures de route éprouvantes, il se retrouva enfin devant l'immeuble mentionné par l'annonce. Son cœur battait la chamade à la simple idée de découvrir ce qui allait être son foyer pendant une autre époque de sa vie. Son lieu bien à lui. Son foyer. Son sanctuaire. Il avait une vision très précise et une conception toute personnelle de la manière dont on doit s'approprier un endroit pour la toute première fois.

D'ailleurs, sa première préoccupation fut de se lancer à la poursuite du fameux sésame qui lui permettrait d'accéder à son nouveau chez-lui. *La clé de la boîte aux lettres.* La porte massive émit un cliquetis et s'entr'ouvrit lorsqu'il pressa sur le bouton de l'interphone. Derrière, un couloir étroit plongé dans la pénombre s'étirait, le menant devant une porte vitrée dépolie sur sa gauche où un écriteau doré portait en capitales noires le titre : « CONCIERGE ». Il s'étonna de se retrouver

face à un escalier. Deux alternatives : la conciergerie ou l'escalier. *Mais alors...* Cela lui déplut fortement. L'annonce stipulait bien que l'appartement se trouvait au rez-de-chaussée, mais il n'en voyait pas la porte. Allait-il devoir cohabiter avec une inconnue, concierge de son état qui plus est ? Cette offre alléchante stipulait-elle en réalité qu'il devrait endosser le rôle de concierge, de manière implicite ? Que venait-il faire ici sur un coup de tête finalement ? *Mais où diable se cache ce satané appartement ?!* Suspicieux et mécontent de l'être, il sonna avec dignité, alors que bouillonnait en lui un sentiment désagréable de rage contenue mêlée d'inquiétude.

Une ombre indistincte apparut soudain à travers la vitre. La silhouette se transforma en une dame en robe provençale bleue garnie de motifs d'olives vertes, à l'ouverture de la porte. Elle était sans âge. Ou plutôt si, mais la première moitié de sa vie semblait avoir abandonné la course face à la deuxième, qui gagnait chaque jour un peu plus de terrain. Toute sa personne paraissait se ratatiner progressivement vers l'avant et elle le lorgna sans en avoir l'air, d'une torsion du cou subtile qu'elle avait l'air de maîtriser par habitude. Elle lui demanda poliment ce qu'il cherchait. Sa voix de crécelle l'agaça et il coupa court à toute discussion, restant évasif sauf sur la raison de sa venue.

Il était toujours tendu et l'incapacité de se représenter l'emplacement de l'appartement dans ce cul-de-sac le mettait en colère. Il n'avait que faire des bavardages de cette bonne

femme. N'y tenant plus, il demanda enfin où était l'appartement, si c'était bien au rez-de-chaussée, et que, par pitié, on lui fournisse le passe de la boîte aux lettres.

L'œil de la concierge laissa passer une fugitive lueur de résignation. Cette réaction de stress et d'impatience face à l'inconnu, elle ne la connaissait que trop. Elle s'exécuta promptement, malgré son infirmité. Elle brandit un trousseau cliquetant de clés et trouva rapidement ce qu'il avait réclamé avec tant de brutalité. La clé était minuscule et en nickel, toute brillante... Ignorant ostensiblement ses trépignements, la concierge, toujours sans mot dire, s'en servit pour récupérer le double des clefs qui se trouvaient effectivement là, dans la série de boîtes métalliques accrochées au mur de droite, non sans jeter un regard dédaigneux à notre jeune locataire. Puis, drapée dans sa dignité – à vrai dire dans sa robe provençale fleurant bon la lavande –, elle s'engouffra d'un pas nonchalant sous l'escalier.

Le cœur de notre jeune étudiant fit un bond dans sa poitrine en la voyant ainsi disparaître et il lui emboîta le pas avec anxiété. Ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, il la vit traverser l'encadrure d'une porte que dissimulait l'escalier. Son soulagement fut vite balayé par la curiosité et il en oublia les doutes dont il avait été le jouet précédemment. Au bout d'un couloir transversal, ils débouchèrent sur une cour rectangulaire servant de patio. Au fond se trouvait une porte d'entrée en panneaux de bois peinte en blanc : celle de l'appartement

proprement dit. Il observa cette troisième et dernière porte avec exultation.

a plage du

enouveau

(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Achévé en 2002.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !



es empreintes de pas, profondément incrustées dans le sable, s'effaçaient peu à peu sur la plage. En proie au déchaînement de la brise mordante, les grains de sable emportaient les traces passagères d'une présence récente. L'assaut des vagues terminait la besogne d'un souffle glacé, mouillant quelques fragments de coquillages épars, probablement venus achever leur voyage inconscient sur le rivage.

Une silhouette mince, élancée, regardait l'horizon lointain. Peut-être en quête de quelque nymphe ou esprit marin. Là-bas, l'eau ne tremblait qu'en rouleaux monotones.

Son torse s'éleva rapidement, presque surprenant de vie, puis redescendit graduellement en un mouvement de soupir alanguiné. L'écume venait lécher ses pieds, s'aventurant parfois jusqu'à jaillir au-dessus de ses chevilles en gouttelettes scintillantes.

La marée montait, à sa vitesse coutumière, qui est, dit-on, proche de celle d'un cheval au galop. Elle semblait pourtant ne pas daigner y prêter attention ; immobile, stoïque. Les flots caressaient ses jambes. Leurs ondes, dans leur inlassable processus de flux et de reflux, l'assaillaient sans qu'elle parût

ressentir le moindre contact.

Pas de frissons, pas de recul. Tête droite, statique. Une statue de chair face à la mer montante

Puis elle bougea. Comme si un ressort irréel s'était déclenché. Elle fit un pas en avant et franchit des litres pesants de vagues bouillonnantes, sans ralentir. On aurait dit un esquif fendant l'eau de sa proue sans aucune entrave, une proue aventurière folle d'inconnu. Mais le large inconnu n'a cure de l'imprudence humaine. Il était encore, une fois de plus, sur le point d'engloutir.

Les puissants brisants frappaient maintenant son buste et éclaboussaient son visage, dont on eût pu dire qu'il n'exprimait rien sinon une attente lancée vers l'avenir. Ce combat paraissait irréel tant le rempart charnel résistait au déferlement de l'élément marin.

Malgré les vagues, bien loin de se faire emporter par elles et défiant toutes les lois de la physique, la silhouette poursuivait son avancée, impassible et droite.

Peu à peu, sa tête s'engouffra avec une rectitude sans faille et disparut complètement sous l'écume agitée d'un remous repu.

Une jolie fillette âgée de six ans à peine, qui, tombée amoureuse des rivages riches en coquillages, passait par-là, était restée en arrêt devant ce tableau improbable. En retrait, observatrice innocente, elle n'imagina ni ne comprit quelle étrange scène s'était déroulée sous ses yeux inexpérimentés,

pas plus qu'elle n'en put saisir le caractère aberrant et extraordinaire.

Mais on sait de quelle manière le subconscient peut s'accommoder de pareille situation. D'un âge trop incertain pour réfléchir à de graves préoccupations existentielles, la fillette pensa avoir rêvé et son esprit crut bon de le tenir pour vrai... Tandis que de sombres cauchemars viendraient plus tard l'animer.

Le soir, d'insistants songes de noyade revenaient à fleur de mémoire, suivis d'un éclair déchirant, intérieur, et d'une frustrante sensation de perte intime. Agitée par des nuits instables et effrayantes, sa santé mentale lutta, longtemps et bravement, contre les recoins de son inconscient.

Mais la volonté seule est-elle capable de dévier l'impact d'un songe perturbateur et récurrent ? Ne dit-on pas qu'un rêve répété se réalise toujours ?

Elle grandit ainsi, dévorée par un mystère qui ne trouvait aucune fin. Évoluer dans ce type d'état moral et psychologique en fit une personne anxieuse, sèche et repliée sur elle-même, bien que curieuse et avide de connaissances.

Tout ce qu'elle put apprendre, elle le tira de ses nuits tourmentées. De crises irrégulièrement espacées, le même songe flou était passé à une régularité infaillible et, chaque soir désormais, se projetait comme le défilement d'un film sur ses paupières closes, porteur des mêmes impressions senso-

rielles. Elle s'y retrouvait... En désespoir de cause et faute d'autres repères.

Sa solitude n'avait pas de limites. Le réconfort qu'elle rencontrait dans ses aventures nocturnes non plus, car elle avait fini par y trouver du bon. Et la force et l'énergie qui lui servaient toute la journée provenaient de son excitation, horrible et étrange, de la nuit. Elle en avait le goût pendant son repas, la prescience lorsqu'elle sombrait dans le sommeil profond et la réminiscence, toujours parcellaire, à son réveil.

En son for intérieur, un puzzle ne cessait de se constituer et de se mélanger, jour après jour, nuit après nuit. Et l'ordre n'en était jamais exact, bien qu'il s'en approchât maintes fois lors de visions plus claires, plus proches du réel... Mais irrémédiablement perdues le lendemain.

De l'autre côté

du miroir

(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Repris d'un poème de 1998. Achevé en 2016.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !



'était une époque trouble de mon enfance, dont les souvenirs, désormais, affleurent péniblement et sporadiquement. Ils se sont faits rares avec l'âge, mais leur réminiscence demeure grisante. Ils rappellent la période bénie des premières fascinations. Ces moments étranges où l'univers conserve d'innombrables zones d'ombre, où chaque chose garde une part de mystère, où l'émerveillement guette derrière chaque porte. Un monde où tout peut basculer...

Parfois la nostalgie me saisit et c'est vers cet état que je navigue mentalement, vers ces sensations que je cherche à retrouver. Cela n'est pas chose aisée. Traîtreusement, la mémoire nous balade et nous allèche à l'aide de fragments de vécus. Par flashes ou courtes scènes nous reviennent des bribes de notre jeunesse. Sitôt rappelées, sitôt évanouies. Reparties dans la nuit de notre oubli... Cependant...

Étant d'un tempérament persévérant et rêveur, je suis parvenu à me remémorer en intégralité un événement très étonnant et demeurant incompréhensible encore aujourd'hui, au point qu'il n'obtiendra jamais d'explication logique, je le crains. Il faut pour cela revenir de nombreuses années en

arrière et garder l'œil ouvert comme si tout pouvait basculer d'un moment à l'autre. Tel l'enfant explorant un pan mystérieux du mur de l'inconnu...

Dans mon enfance, donc, ma chambre se situait juste en dessous d'un vaste grenier poussiéreux. Ce lieu revêtait un attrait particulier dans la mesure où il ne m'était pas permis d'y aller, pour des raisons évidentes de sécurité. L'étroitesse et la précarité du petit escalier en bois qui menait à ce débarras étaient la cause de cet avertissement parental. Rien que de le regarder, on l'entendait presque grincer, même de loin, et on imaginait fort bien que s'appuyer dessus était une gageure : il pouvait tout aussi bien se disloquer dans l'instant, comme tenir encore un siècle. On ne sait jamais avec ces assemblages de fortune...

Pourtant, cet espace intermédiaire entre le toit de la maison et moi-même m'intriguait. Je contemplais parfois le plafond lambrissé, ses lattes blanches me séparant de l'hypothétique là-haut. Paradoxalement, lorsque l'une d'entre elles se délogeait de son emplacement à cause d'un clou mal assuré, je m'empressais frénétiquement de la replacer et de sceller ce passage ouvrant la voie à des hordes d'araignées, à des cohortes de scolopendres et à la crasse poussiéreuse accumulée dans le grenier. Voir venir à moi une myriade de bestioles dans mon repaire me flanquait une frousse incontrôlable, mais se porter à leur rencontre sciemment et préparé au face-à-

face, voilà qui me plaisait davantage. C'est vrai, après tout, je pouvais toujours me carapater d'un endroit infesté en cas d'urgence et me réfugier dans mon sanctuaire, mais si le sanctuaire en question comportait des brèches susceptibles d'amener la faune du grenier à moi, il en aurait été à jamais souillé.

Malgré les légendaires évocations de trésors cachés dans les greniers, l'endroit ne motivait aucune intention d'exploration de ma part et, jusqu'à présent, je n'avais jamais bravé cet interdit. Mes parents, quant à eux, s'y rendaient très épisodiquement dans l'espoir un peu fou de retrouver quelque affaire oubliée depuis la Saint-Glinglin. D'ailleurs, je ne crois pas me rappeler les avoir jamais vus redescendre effectivement muni dudit objet recherché... Cela avait de quoi décourager. À se demander si le grenier ne faisait pas *express* de dérober à la vue le bibelot en question. Selon moi, il n'était pas impossible que l'esprit du lieu fit même réellement disparaître des choses. Vous vous doutez bien que cette croyance contribuait grandement à la méfiance que cet endroit m'inspirait, malgré la fascination sous-jacente. Sauf que...

Un jour – ou plutôt devrais-je dire un soir –, au creux de mon lit, recouvert d'un duvet moelleux, j'entendis un concert de grincements, grattements et autres sons inhabituels, semblant provenir de partout à la fois. Intrigué, sans peur, j'allai vérifier les moindres recoins de mon domaine, en quête de la source de ce tapage. En vain. J'eus beau chercher encore et

encore... Rien n'y fit. Aucune latte béant dans le vide, aucune musaraigne en maraude, rien dans les placards, rien dans les armoires – oui, je disposais d'une capacité de rangement considérable –. Le mystère demeura entier, car le silence était revenu. Je me recouchai et le sommeil eut vite raison de moi, mais une petite voix me susurrant que la caisse de résonance d'où provenaient ces bruits était l'espace au-dessus de mon territoire personnel.

Le lendemain, on opposa au récit fantasmagorique que je fis à propos de ces nuisances nocturnes, une logique parfaitement rationnelle. Ce devaient être des souris, des oiseaux ou quelque félin agile attiré là par ces mêmes souris dont on me vantait la présence néfaste, puisque le grenier donnait sur la toiture et que cette plate-forme communiquait avec le garage. Tout était ouvert aux quatre vents par moments – sans compter les trous entre les tuiles – et il était plus que probable que des animaux se fussent laissés piéger.

Il me parut évident que les justifications sortaient d'elles-mêmes de la bouche des adultes, inventées, telle une vérité contrefaite bien que rassurante. Pour tout dire, je ne les crus pas. Il devait y avoir une autre explication. Enfin, je tentai de dissimuler au mieux mon air dubitatif afin d'endormir leur suspicion. Cela m'était nécessaire et ce fut chose facile. Je voulais, de toute façon, aller contrôler par mes propres moyens la véracité frauduleuse de leurs dires.

Koki

(EXTRAIT)

Email : master@tresordudragon.fr

Site et boutique : www.tresordudragon.fr
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

Achévé en 2016.

© Guillaume PERNIN, 2016

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9553119-3-6

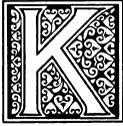
Existe aussi en version papier, epub et Mobi.

Bientôt disponible en audiobook !

*À toutes les adolescentes dont j'ai croisé la route un
jour (et à toutes les autres !) : ces pousses promet-
teuses que la dure vie n'a pas toujours gâtées,
doutant de leur intelligence, de leur beauté, de leur
être, de leur potentiel, de leur avenir...*

*Ayez toujours l'espoir en votre propre devenir.
Ayez le courage de faire vivre vos rêves.*

Des ténèbres naît la lumière.



Koki s'assit sur un tronc de palmier que l'océan avait laissé là, entre autres objets hétéroclites, sur la plage de sable fin, et contempla le soleil couchant. Le ciel enflammé prenait des teintes d'or et de cuivre en fusion. Cela la faisait inmanquablement soupirer. Encore un jour qui se termine, pensait-elle en laissant son regard se perdre au-delà de l'horizon. Par-delà l'étendue liquide, l'astre solaire se noyait progressivement au bout du monde, éclairant le flanc métallique d'une masse imposante, au loin, échouée. Seul relief sur la surface ondulante de l'océan, il avait toujours été là, de mémoire d'homme. Une vieille épave, rouillée, grignotée par le temps, mais dont la partie exposée au soleil avait conservé une brillance remarquable. Koki aimait saisir l'éclat lumineux aveuglant qui résultait de la caresse vespérale du soleil, comme un clin d'œil lointain à son intention.

Bien sûr, cela faisait très longtemps que cet amas de ferraille avait cessé d'attirer la convoitise et l'intérêt des pêcheurs du village. Une fois dépouillé de tout ce qu'il avait pu renfermer d'utile... Le rafiote était devenu ce qu'il était encore aujourd'hui : une nuisance dans le paysage. Sauf pour Koki. Elle était parvenue à trouver le moment exact où cette

ruine corrodée se muait en merveille de poésie, projetant un rayon qui embrasait l'océan et la plage. Un instant magique, sans cesse renouvelé. Elle était ainsi, Koki. Elle dressait son beau visage régulier, couleur cacao, contre les vents et les marées que lui envoyait la vie. Fière et décidée. C'est ainsi qu'elle abordait les choses. Et positive. Même quand tout allait mal, repérer ce qu'il y a de plus beau dans le mouvement infini du monde lui venait comme un talent inné. Une nécessité et un fardeau. Sourire à la face du monde ou périr dans le désespoir le plus noir.

Entre ses mains graciles tournait un étrange objet, ramassé sur la plage. Elle en trouvait souvent des comme celui-là. Il tenait naturellement dans sa paume et dépassait légèrement de part et d'autre. Un parallélépipède très plat, noir délavé, à la surface lisse comme un caillou poli. Deux boutons saillaient du côté droit et il y avait deux petits trous en bas de l'appareil. Plus elle le tripotait, plus elle s'interrogeait. Impossible de s'en servir pour quoi que ce soit. Trop court et trop fragile pour servir de pilon, d'ustensile, d'arme ou d'outil. Pourtant, cet artefact d'un autre temps portait le nom de son propriétaire. Au verso figurait une inscription à moitié effacée par son séjour dans la mer, mais on lisait encore ces quelques lettres : SAM...UNG. Qui avait bien pu être ce Sam Ung ? Et quel usage avait-il bien pu faire de ce périssable galet dont la peinture s'écaillait et les bords se craquelait ? Ce devait certainement être un accessoire

décoratif, datant d'avant le Cataclysme.

On ne savait pas trop. Les anciens l'appelaient le Cataclysme. Ou la Chute. Il y avait eu un avant. Puis un après. Cela remontait à très longtemps. Depuis, l'océan recrachait inlassablement une foultitude d'objets tous plus intrigants les uns que les autres. L'usage de certains paraissait immédiatement évident. Pour d'autres... le mystère restait entier. Il était probable qu'une majorité d'entre eux ne correspondait pas du tout à la destination que l'on en faisait actuellement. Comment savoir ?

Autrefois, dans le ciel, de longues traînées de nuages anormaux constellaient le firmament et se croisaient parfois en lignes semblant suivre une trajectoire. Jadis, d'énormes navires, rutilants et sans commune mesure avec les embarcations présentes, croisaient au large. Du jour au lendemain, il n'y en eut plus. La Chute. Koki se demanda quelle civilisation avait pu être assez impressionnante pour modeler les nuages à sa guise, construire des monstres d'acier flottants, et assez stupide pour gaspiller des ressources en accessoires décoratifs aussi inutiles. Et s'éteindre... Avec un soupir, elle balança d'un geste désinvolte l'appareil qui pirouetta et retourna s'enfoncer avec un bruit sec dans le sable. Elle s'abîma à nouveau dans la contemplation du paysage.

Quand les étoiles commencèrent à poindre et illuminèrent la voûte céleste, Koki se leva de son siège improvisé. Elle recoiffa les magnifiques cheveux bouclés et crépus qui lui

tombaient devant ses yeux d'un bleu azur et ramassa son baluchon, rempli de diverses trouvailles glanées sur la plage. Entre les bidons trop lourds pour être portés et autres choses insignifiantes, elle grappillait toujours deux ou trois objets dignes d'intérêt. Elle cala au mieux son havresac sur ses épaules. Des lanières robustes tressées en feuilles de palmier lui permettaient de s'en servir comme d'un sac à dos. Après s'être assurée de sa stabilité, elle s'élança alors vivement et son corps svelte aux formes attirantes, bondissant gracieusement sur le sable, était un enchantement de toute beauté. Aucun spectateur ne put s'en faire la remarque, cependant, car cette partie de l'île était déserte.

Pour rejoindre sa case, sise à quelques kilomètres, il lui suffisait de longer le littoral. Koki aimait bien faire ce trajet en courant, jusqu'à en perdre haleine, et, lorsqu'elle franchissait le seuil de son habitation, elle se laissait choir de tout son long sur sa natte, transie et vidée de ses tensions. Il fallait bien garder la forme et dépenser l'incroyable énergie qui fleurissait en elle ! Et dans sa main, elle ramenait toujours un coquillage nacré, en sus de son chargement. Parfois en forme de cône, parfois une porcelaine, parfois un petit anneau d'or, ou parfois une coque ondulée. Elle était persuadée que sa course la vidait de ses ondes négatives et que celles-ci se concentraient dans le coquillage qu'elle avait serré dans son poing. C'était son petit rituel. De jour en jour. Immuable.

Le lendemain voyait se lever un jour nouveau. Identique au précédent, cela dit. La vie est d'une inertie impitoyable. Elle nous habitue, nous berce, nous endort, se moque de nous, nous torture. Il faut faire face avec courage et persévérance, trouver un but et garder le cap. Koki avait bien du mal à s'en persuader, malgré l'optimisme dont elle faisait régulièrement preuve. Dans sa case adossée à une massive palmeraie la protégeant du vent, elle songeait souvent à ce qui pourrait changer pour elle. Si peu... et tellement plus...

Puis elle revenait invariablement à sa routine.

Remerciements

Merci à ma femme Anka, lumière de ma vie, soleil de mes nuits, qui a toujours cru en moi et m'a épaulé, soutenu, encouragé et conseillé.

Merci à ma fille Aria pour sa joie de vivre et son énergie communicatives.

Merci Maman, Vincent mon frangin, Mamie Gigi pour la contribution au superbe stylo Montblanc dédié aux dédicaces, à l'encre vert émeraude, et pour les conseils.

Merci Papa pour le travail de fourmi de la relecture attentive.

Merci à Estelle pour m'avoir recommandé l'usage des acrostiches insérés dans le récit. C'est une riche idée dont elle seule détient la p(m)aternité !

Merci à Elsa pour... tout ! Ce petit clin d'œil à une future graine d'auteure très prometteuse pour lui donner envie de réussir aussi ce fabuleux défi...

Merci aux élèves du Club lecture du Collège de Dieuze, où j'enseigne, pour avoir été mon premier lectorat et pour les retours et les échanges très positifs !

Merci à Émilie, la « dame du CDI », véritable fée des livres et experte en projets en tous genres, comblant les appétits de nos « livrovores ».

Merci à tous les autres élèves qui, au fil des années, ont eu vent de mon projet d'écriture et dont l'impatience sans failles a aiguisé ma motivation.

Merci à vous, lecteurs.

Faites vivre les livres, ils vous le rendront bien.

Faites vivre les auteurs qui vous captivent et vous épatent, ils n'en écriront que mieux... et plus !

Faites vivre les rêves que nous concevons pour votre plus grand plaisir : sans imaginaire, nous ne serions que des coquilles vides...

L'auteur

Je suis né en 1981 et vis en Lorraine depuis mes années estudiantines. La région m'a adopté en retour de mon amour pour la belle ville de Nancy. Grand lecteur depuis toujours et poète en herbe depuis un voyage en Nouvelle-Calédonie qui m'a révélé à la beauté du monde, j'ai toujours su que l'écriture paverait mon avenir, depuis le début de l'adolescence. Il m'est donné de moduler les rêves qui peuplent mon imaginaire en personnages de papier et en univers fantastiques. Je compte bien partager mes créations avec tous les lecteurs à la recherche du même frisson de l'évasion et animés par une semblable frénésie de la lecture.

J'ai choisi l'autoédition, non pas par dépit, mais par choix. Je crois dans la démarche autodidacte qui a bercé ma vie et m'a permis d'évoluer jusqu'à devenir ce que je suis. C'est ainsi qu'entre deux créations littéraires, on se retrouve à corriger inlassablement des kilomètres de phrases, à mettre en page avec professionnalisme les textes terminés, à coder un epub en se battant avec le CSS, à s'arracher les cheveux avec les éléments PHP d'un site web, à composer une couverture d'ouvrage conforme aux standards des imprimeurs ou encore

à organiser la logistique. Au-delà des aléas, un enrichissement certain et la profonde satisfaction d'avoir mis au monde quelque chose d'unique ! Tout le travail de l'écrivain, porté à une autre échelle, en somme...

Passionné par la langue française, j'enseigne en collège avec plaisir depuis une dizaine d'années. J'aime à transmettre cette richesse à mes élèves et j'ai toujours gardé au fond de moi l'idée, saugrenue mais vivace, que je pourrais un jour partager le pouvoir des mots avec un lectorat plus large. C'est désormais chose faite.

Loin de ceindre prématurément mon front d'hypothétiques lauriers, je prévois de poursuivre mes projets afin de les voir aboutir et de vous les faire lire. Romans et nouvelles, recueils de poèmes et autres essais, patientent dans les tiroirs. Il est temps de les en sortir. Pour votre plus grand plaisir ? Je l'espère de tout cœur. Tout comme l'enseignement est à mon sens une aventure humaine, mon rôle en tant qu'écrivain est conçu d'une façon assez similaire.

Puisse le souffle du dragon alimenter vos rêves et son trésor traverser les siècles !

Restez connectés sur
www.tresordudragon.fr
pour les dernières actualités
et les nouveautés prochaines !

 Éditions 
Trésordudragon